

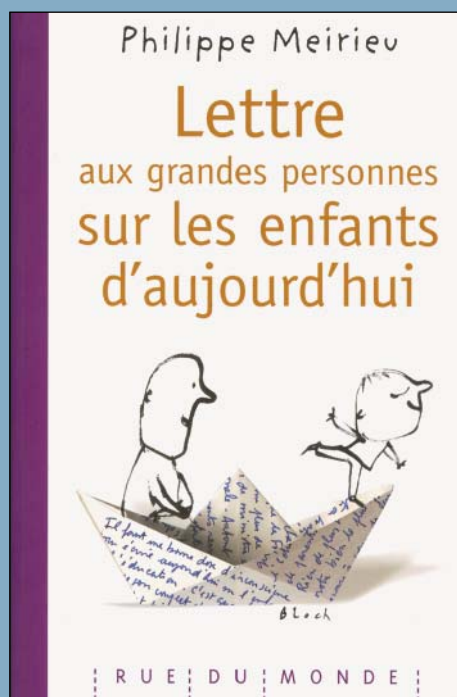
LETTRE AUX GRANDES PERSONNES SUR LES ENFANTS D'AUJOURD'HUI

"**M**on premier est un enfant, un petit humain qu'il faut aider à grandir. Mon deuxième est un adulte dont le chemin n'est plus tracé à l'avance. Mon troisième est une famille qui ne cesse de se recomposer. Mon quatrième est une école qui ne sait plus où est sa véritable mission. Mon cinquième est une société marchande qui a fait de ses enfants un «cœur de cible». Mon sixième est la Convention internationale des droits de l'enfant qui nous rappelle à notre impérieux devoir d'éducation. Mon tout est un livre qui traite aussi bien de la crise de l'autorité que des enjeux d'Internet, du travail scolaire que de l'emprise de la publicité, du dépistage précoce des délinquants que de la maîtrise de la langue..."

Avec son dernier ouvrage, **Philippe MEIRIEU** propose aux adultes d'aujourd'hui une réflexion sur l'éducation des adultes de demain. Avec espérance et modestie, l'une et l'autre obstinées et inventives. Pour que nos enfants puissent écrire notre avenir.

Philippe MEIRIEU

Lettre aux grandes personnes sur les enfants d'aujourd'hui
Éditions Rue du monde, 2009



L'EXTRAIT



Nadia BUTAUD
Marie-Cécile KOVACS

Rapports de classe
Éditions de l'Olivier, 2008

ET SI C'ÉTAIT PLAISANT?

Que l'enseignant qui n'a jamais rencontré une légère opposition aux lectures imposées à ses élèves jette à ses collègues moins heureux la première encyclopédie qui lui tombe sous la main! Le risque n'est guère élevé... En guise de remontant, voici un extrait d'un livre écrit par deux professeurs de français en banlieue parisienne.

"Nombre de mes élèves renâclent à acheter un livre pour diverses raisons. Ils s'inquiètent du prix de l'édition de poche demandée. Ils ont ensuite des problèmes de commande. L'achat du *Candide* de Voltaire prend des allures de quête du Graal. Je dois ajouter que ces inquiétudes ne sont pas toutes imaginaires. Les problèmes financiers et la faiblesse du fonds de la librairie survivante existent bien sûr. Mais les élèves ont tout de même un peu tendance à faire de ces carences des prétextes. Une fois le livre en leur possession, beaucoup entretiennent avec lui un rapport singulier. Ils souhaitent souvent vérifier auprès de moi qu'il s'agit bien de l'édition demandée. Comme si, dans le cas contraire, l'autodafé était de mise. Rassurés, ils le posent en évidence à un coin de leur table et, quand ils l'ont laissé dans leur sac et que je m'inquiète qu'ils ne l'aient oublié, ils l'en extirpent avec des airs de prestidigitateurs sortant lapins de leurs chapeaux. J'ai toujours l'impression qu'ils se sentent différents d'avoir cet objet avec eux. Ils entrent dans le monde de ceux qui ont un livre dans leur sac. Ils semblent en ressentir une certaine fierté. Car le paradoxe est que même les plus récalcitrants ont acquis la conviction qu'il faut lire. C'est juste qu'ils n'y arrivent pas, qu'il y a tant d'autres choses moins ennuyeuses à faire. Leur étonnement est immense quand la mécanique se dérègle et qu'un livre prescrit par l'école leur plaît. Souvenir d'être alpaguée dans la cour du lycée par des lecteurs enthousiastes d'un roman de Zola promu au rang de meilleur livre qu'on leur avait jamais donné à lire à l'école. Ils ne biaisent pas, ils veulent me faire plaisir en me révélant le leur. Un élève me demande à la fin d'un cours, à l'abri des oreilles de ses camarades, s'il y a une suite à *L'Étranger* de Camus. Le roman devient trop court. La magie a opéré. Il lui reste à découvrir, sans que je le lui souffle, que ce qui n'est pas dit, il a le droit, le pouvoir de l'imaginer et que c'est ainsi que les livres ne vous quittent jamais tout à fait quand on les a fait siens. Une élève de seconde m'a déclaré un jour sans aucune gêne et avec un enthousiasme contagieux qu'elle avait, grâce à moi, lu pour la première fois un livre en entier. On ne badine pas avec l'amour de Musset, qu'elle avait eu envie de me le dire dès l'ouvrage refermé. Je reste sans voix, terrassée par le rôle qui m'est ainsi offert dans sa vie sans qu'elle semble elle-même s'en rendre vraiment compte. Soulagement immense de voir que l'obligation scolaire n'a pas tout gâché, que le «il faut lire» n'a pas empêché ce «j'ai aimé lire»". (pp. 122-123)